

**Une fille folle, une bohémienne et une chercheuse de vertige**

Marie Savard, *La future antérieure* (accompagné d'un disque compact), Trois, Laval, 2002, 172 p., 23 \$.

Sylvie Filion, *Le musée des lèvres*, Le Nordir, Hearst, 2002, 69 p., 13 \$.

Angéline Neveu, *Éclat redoublé*, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2002, 68 p., 10 \$.

Jacques Paquin

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2003). Compte rendu de [Une fille folle, une bohémienne et une chercheuse de vertige / Marie Savard, *La future antérieure* (accompagné d'un disque compact), Trois, Laval, 2002, 172 p., 23 \$. / Sylvie Filion, *Le musée des lèvres*, Le Nordir, Hearst, 2002, 69 p., 13 \$. / Angéline Neveu, *Éclat redoublé*, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2002, 68 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 33-34.

# Une fille folle, une bohémienne et une chercheuse de vertige

Trois poètes proposent leurs versions du féminin... au féminin.

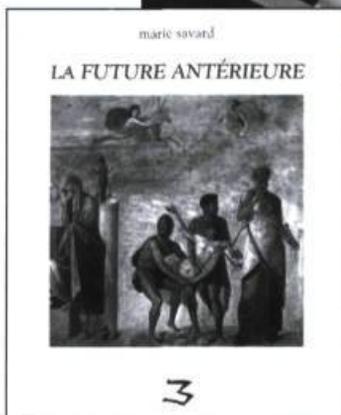
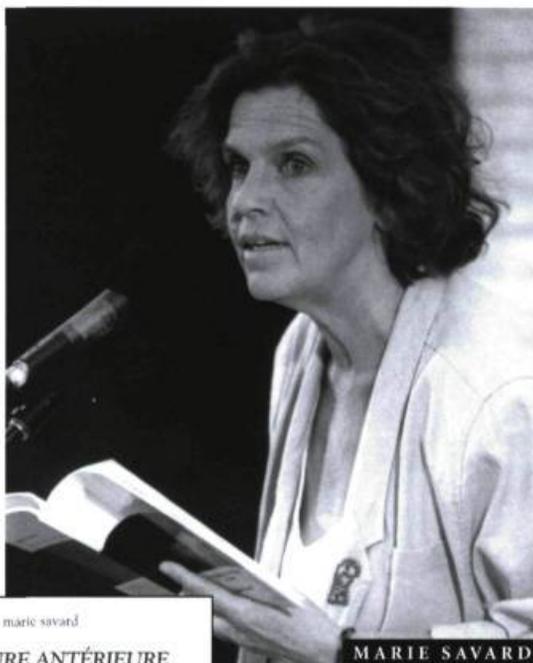
P O É S I E | J A C Q U E S P A Q U I N

LES RECUEILS DE MARIE SAVARD, DE SYLVIE FILION et d'Angéline Neveu, si l'on acceptait de grossir les choses, pourraient constituer un échantillon assez intéressant de trois avenues de l'expression du féminin : la littérature lyrico-militante des années soixante-dix, l'expression inavouable de l'intime, enfin, une écriture au féminin qui se situe à l'écart des discours d'appartenance.

## DES FEMMES DANS LA MARGE

Lorsque l'on parcourt le catalogue des Éditions Trois, on est frappé par une certaine couleur, une certaine unité de la maison d'éditions de Laval, fondée par Anne-Marie Alonzo. On y trouve surtout de la poésie au féminin, avec une tendance marquée pour les écrits féministes, les écritures migrantes ou les recueils de chansons (Clémence Desrochers, Anne Sylvestre, Germaine Dugas, Sylvie Tremblay). Les textes de Marie Savard, qui y a déjà publié une pièce de théâtre (*Bien à moi*, 1998), entrent parfaitement dans le créneau des Éditions Trois. Avec *La future antérieure* — notez la féminisation du masculin, typique de cette période — la poète et chanteuse renoue avec des thèmes qui lui étaient déjà chers au milieu des années soixante-dix : la folie des femmes et leur exploitation par les appareils de la société, en particulier la psychiatrie ; ou, pour le dire avec les mots qu'emploie l'auteure dans le prologue à cette trilogie : « l'exclusion du féminin, le meurtre d'une jeune femme avec tous ses possibles, d'une vierge, le sacrifice d'Iphigénie, le meurtre déclencheur de celui de la Mère » (p. 9). Le recueil, qui compte plusieurs références au folklore et aux mythes de l'enfance, de même qu'aux chansons populaires, retient surtout, de la dimension féminine, les circonstances et les causes de son assujettissement à la loi du Père. On aura compris que les textes de Savard logent à l'enseigne de la dénonciation. Son objet de prédilection ? La femme marginalisée par sa condition, la folle en l'occurrence, victime certes, mais qui s'est d'une certaine manière dérobée au système.

Oscillant entre l'événementiel et l'allégorique, le recueil, en conviant les personnages des légendes (*La Corriveau*) et des contes de l'enfance (*Alice*



au pays des merveilles), de même que les allusions bibliques, se trouve à tisser une trame qui raconte le sacrifice des femmes sur l'autel d'une société dominée par le patriarcat : « vous avez pris ma bien-aimée / et vous l'avez tuée / et c'est sur sa tombe que vous avez bâti votre Église » (p. 146). L'inconnue que la narratrice prend en filature, le personnage d'Iphigénie, le règlement de comptes entre mère et fille en vue d'un rapprochement bénéfique pour toutes deux, ne sont toutefois pas uniquement au service du réquisitoire. L'auteure laisse aussi percer des accents plus intimes à travers dialogues, proses narratives et poèmes en vers. On y entend une voix authentique qui prend son essor dans l'oralité et le chant. Si la poésie de Marie Savard s'est donné comme cadre d'écriture la

formulation d'un message, force est de constater que parfois la magie « blanche » opère :

*Je dirai la pensée qui vient  
d'où qu'elle vienne  
mais je saurai d'où elle vient  
comme dans une huître qui passe  
on devine une perle (p. 126)*

C'est l'allégorie qui définit le mieux la rhétorique de cette poésie.

Nouvelle tendance ou pression du multimédia sur l'édition de poésie ? Le recueil est complété par un disque compact où Marie Savard récite les deux dernières sections du recueil, avec des arrangements musicaux discrets qui mettent épisodiquement en valeur la voix mûre mais dans laquelle on sent encore empreintes les émotions de celle qui a connu une certaine popularité auprès d'un public qu'on devine majoritairement féminin. J'oubliais de noter que seule la section qui donne son titre au recueil est inédite, « Sur l'air d'Iphigénie » et « Les chroniques d'une seconde à l'autre » ayant fait l'objet d'une publication aux Éditions de la Pleine Lune au cours des années quatre-vingt.

## LA CRUDITÉ DE L'AMOUR

Sylvie Filion n'est pas très loin de Marie Savard, elle qui a signé un premier recueil intitulé *Métafolie* chez Prise de parole. Mais qu'est-ce qui fait que cette dernière apparaît plus crue lorsqu'elle écrit à son tour le mot *vulve*? « Sa vulve est en veuvage et son mal caduc » écrit la Clytemnestre de Savard. En comparaison, lisons l'évocatrice *Musée des lèvres*: « Ma vulve risque de s'ouvrir si on l'effleure / si on l'observe de trop près / si on l'aime » (p. 11). On est saisi d'un malaise à la lecture de cette jeune poète originaire de l'Outaouais. Et je crois bien savoir pourquoi. Il arrive que des poètes, souvent à leurs premiers recueils, dans l'espoir de se livrer corps et âme sur le papier, s'évertuent à jeter en pâture leurs secrétions les plus intimes. Et comme leur écriture est encore mal maîtrisée, cela donne un résultat plutôt curieux où l'audace repose souvent sur un décalage entre le vouloir-dire du poète et l'objet qu'il présente aux yeux du lecteur. C'est du moins l'impression qui se dégage de ce recueil. Les poèmes oscillent entre la déclaration d'amour en bonne et due forme comme une tentative désespérée de reconquérir l'autre, et une représentation de soi qui puise aux analogies de l'itinérante et de la prostituée. Ce qui lui fait dire: « Et pourtant j'aime ma vie de bohème maladroite. » (p. 35)

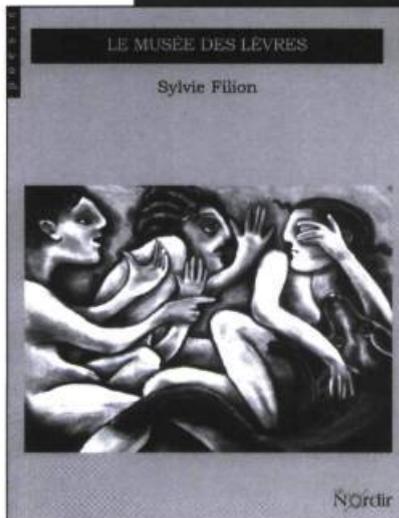
Dans le pire des cas, on entendra les borborygmes qui n'ont que faire de la frontière entre le masculin ou le féminin. Dans le meilleur, on pourrait songer à Patrice Desbiens, l'un des poètes franco-ontariens les mieux reconnus: « ton cœur est un paquet de jujubes noirs en spécial » (p. 47). Mais voici le pire: « L'intellectuel échappe son menton comme du pipi / Ses yeux sont tombés sur une phrase de viol » (p. 40). La gaucherie n'empêche pourtant pas la manifestation d'un lyrisme qui vient faire échec au scabreux:

*ça ne te dérange pas de tomber sur moi  
comme une saison de thés qu'on ramasse  
tes gestes comme des lenteurs  
comme des espaces-temps  
et des miracles sur mon cou* (p. 53)

Il faudra encore attendre un recueil beaucoup moins inégal et plus travaillé pour confirmer cette qualité.

### « L'ÉLOCUTION TEMPÊTE »

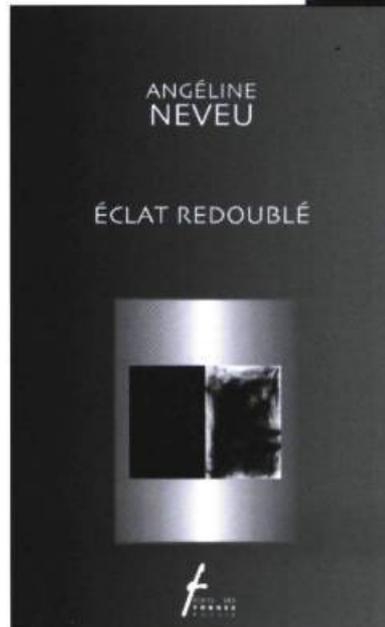
Avec Angéline Neveu, on entre dans un tout autre univers: « j'me fous pas mal de l'âge de la maturité sexuelle / des baleines / quand dans la vie / la tempête resurgit » (p. 17). Originaire de France et fondatrice de la



collection « Unfinitude », aux Éditions de la Nèpe (1979-1984), Angéline Neveu, après sa période française, avait publié aux Forges un premier recueil qui remonte à 1994 (*Le vent se fie au vent*). Moins portée que les deux poètes précédentes sur le contenu, elle jette plutôt son dévolu sur les signifiants, jouant souvent la carte de l'humour et du calembour. La profondeur est de peu de poids pour celle qui se définit comme « une femme de l'absolu » (p. 33). Celle-ci est plutôt captivée par les rythmes, le défilement des images qui crépitent et qui permettent de croquer sur le vif des instantanés de la vie urbaine:

*Dans le café bleu  
rue Bleue  
les néons verts dessinent un paysage  
avec les tables hexagonales surélevées  
entre les deux bars  
c'est le périmètre du café* (p. 60)

C'est donc une écriture qui peut être très descriptive, surtout quand elle parcourt l'espace de la ville. Mais la nature, et pour être plus précis, la météo, sert souvent de contrepois aux promesses d'agitation des villes: « Force toute-puissante de la nature / au



cœur vert / dans la ville / merci Beauté » (p. 58). Ce recueil n'est pas dépourvu de défauts: essayez de lire à voix haute « il n'y a pas de salut / sauf / par ce que l'on est » (p. 19). Mais il ne laisse pas indifférent, grâce à l'impression de légèreté vivifiante qu'il communique au lecteur. Quand la poète affirme que « réfléchir est peut-être l'activité humaine me passionnant le plus » (p. 17), il faut sans doute entendre non pas l'activité cérébrale, mais la réflexion, miroir ou mirage, que suggère l'intitulé du recueil, *Éclat redoublé*.